

**Emmanuel Todd**

**Où en  
sommes-  
nous ?**

**UNE ESQUISSE DE L'HISTOIRE HUMAINE**

**EMMANUEL  
TODD**

**SEUIL**

OÙ EN SOMMES-NOUS ?

Une esquisse de l'histoire humaine

*EMMANUEL TODD*

# OÙ EN SOMMES-NOUS ?

Une esquisse de l'histoire humaine

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

## Cartes et graphiques : Légendes Cartographie

ISBN 978-2-02-131900-2

© Éditions du Seuil, août 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*Pour Laurent*

## Introduction

### Différenciation des structures familiales et inversion de l'histoire

Un étrange sentiment d'impuissance règne en Occident, dans le contexte d'une révolution technologique qui semblait au contraire rendre tout possible. Marchandises, images et paroles circulent librement et rapidement. Nous sentons venir une révolution médicale qui permettra un allongement prodigieux de la vie humaine. Les rêves prométhéens s'enchaînent. Entre 1999 et 2014, la proportion d'utilisateurs d'Internet dans le monde est passée de 5 % à 50 %. Les pays ont été transformés en villages et les continents en cantons.

Dans les pays les plus développés pourtant, le sentiment d'un déclin et d'une incapacité à l'enrayer se répand. Aux États-Unis, le revenu médian des ménages est tombé, durant la même période, de 57 909 à 53 718 dollars<sup>1</sup>. La mortalité des Américains blancs de 45-54 ans a augmenté<sup>2</sup>. La révolte de l'électorat blanc a conduit, en novembre 2016, à l'élection d'un candidat improbable, inquiétant, Donald Trump.

De diverses manières, les autres démocraties semblent suivre l'Amérique sur cette trajectoire économique et sociale régressive. La montée des inégalités et la baisse du niveau de vie des jeunes générations sont des phénomènes presque universels. Des formes politiques populistes d'un genre nouveau se dressent un peu partout contre l'élitisme des classes supérieures. Nous sentons toutefois des variantes dans ces imitations. Tandis que le Japon semble vouloir se replier sur lui-même, l'Europe, désormais pilotée par l'Allemagne, se transforme en un immense système hiérarchique, plus fanatique encore que les États-Unis de la globalisation économique.

1. « Real Median Household Income in the United States », Federal Reserve Bank of St' Louis.

2. « Rising Morbidity and Mortality in Midlife Among White Non-Hispanic Americans in the 21<sup>st</sup> Century », *PNAS*, [www.pnas.org/cgi/doi/10.1073/pnas.1518393112](http://www.pnas.org/cgi/doi/10.1073/pnas.1518393112).

## *Il n'y a pas de mystère économique*

L'explication économique de ces phénomènes est aisée. L'analyse critique en a largement fait le tour depuis le début des années 1990. Le libre-échange et le libre mouvement du capital, s'ils permettent une remontée du taux de profit, entraînent aussi une dépression des revenus ordinaires, une progression des inégalités, une insuffisance de la demande globale, ici planétaire, et, au terme d'une course folle, le retour des crises économiques. Bien loin d'être émancipé par la technique, l'homme du monde le plus avancé repasse donc sous le joug. Insécurité de l'emploi, baisse du niveau de vie, allant parfois jusqu'à celle de l'espérance de vie : notre modernité ressemble fort à une marche vers la servitude. Pour qui a connu le rêve d'émancipation des années 1960, le basculement, en une génération à peine, est stupéfiant.

Ceux qui s'intéressent à la mécanique économique de ces phénomènes disposent d'une abondante littérature. Citons, par exemple, les livres de Joseph Stiglitz, Paul Krugman et de Thomas Piketty pour la dynamique de l'inégalité et ses effets dépressifs<sup>1</sup>. Notons que certains économistes ont mené leur discipline à ses limites : James Galbraith en révélant que les ultralibéraux comptaient désormais beaucoup sur l'État pour s'enrichir, Pierre-Noël Giraud en démontrant que la logique de l'*homo oeconomicus* pouvait conduire à affirmer l'existence, ici et là, d'« hommes inutiles<sup>2</sup> ».

Reste que la plupart des économistes issus de l'establishment sont faibles, inexistant même parfois, dans la critique du libre-échange. Ils n'osent pas suggérer sa modération par quelques mécanismes de contrôle. Trop d'audace mettrait en péril leur position dans l'Université, ou pire, dans le système de distribution des prix de la profession<sup>3</sup>. Cette passivité n'est pas une grande perte théorique. Nous trouvons tout ce qu'il faut sur les effets réels du libre-échange dans le *Système national*

1. Joseph Stiglitz, *Freefall. America, Free Markets and the Sinking of the World Economy*, New York, Norton, 2010 ; Paul Krugman, *End this Depression Now !*, New York, Norton, 2012 ; Thomas Piketty, *Le Capital au xx<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2013.

2. James K. Galbraith, *The Predator State*, New York, Free Press, 2008 (*L'État prédateur*, Paris, Seuil, 2009) ; Pierre-Noël Giraud, *L'Homme inutile*, Paris, Odile Jacob, 2015.

3. Joseph Stiglitz et Paul Krugman ont entamé leur carrière « critique » après l'obtention du prix Nobel d'économie, attribué par la Banque royale de Suède, mais, même après qu'ils ont été libérés du souci d'atteindre à la reconnaissance suprême, ils n'ont pu transgresser ce tabou fondamental.

*d'économie politique* de Friedrich List, qui date de... 1841, ouvrage classique auquel nous pouvons ajouter quelques articles de Keynes et un livre plus récent de Ha-joon Chang, un Coréen installé à Cambridge, en Angleterre<sup>1</sup>. Dans *L'Illusion économique*, j'avais souligné en 1997 l'effet dépressif du commerce non régulé sur une économie globalisée<sup>2</sup>. Nous pouvons aussi nous rappeler, tout simplement, qu'Adam Smith n'envisageait pas dans *La Richesse des nations* un déchaînement libre-échangiste qui nierait la réalité des nations et de leurs intérêts supérieurs.

En dépit de la qualité de tous ces travaux, il nous faut admettre que la régression du monde avancé n'est pas, en tant que phénomène purement économique, un sujet d'étude bien intéressant. Ce qui ne cesse de me fasciner en revanche, c'est le sentiment d'impuissance qui persiste malgré l'effort de compréhension : nous disposons du diagnostic mais ne faisons rien, nous assistons passivement au déroulement de la séquence économique.

La grande récession avait donné, en 2008-2009, l'impression qu'un retour à un mode d'action de type keynésien lié à la restauration de barrières tarifaires était nécessaire. L'insuffisance de la demande est en effet la préoccupation centrale de la fameuse *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, et un minimum de bon sens conduit à la conclusion que, sans protectionnisme, la relance intérieure finit par fabriquer de la demande pour les voisins plutôt que pour soi-même. Les journaux américains, anglais ou français ont un court moment communié dans la célébration du « come-back » de Keynes. Robert Skidelsky, le plus grand de ses biographes, écrit même un *Keynes. The Return of the Master*<sup>3</sup>.

Dès les années 2010-2015, pourtant, nous avons dû constater l'évaporation de cette lucidité. Durant les élections américaines de 2016, l'irruption du débat sur le libre-échange et le protectionnisme, porté par Bernie Sanders et Donald Trump, a donc pris journalistes et politiques de l'establishment par surprise et mis les économistes labellisés fort en

1. Friedrich List, *Système national d'économie politique*, Paris, Gallimard, 1998 ; John Maynard Keynes, *La Pauvreté dans l'abondance*, Paris, Gallimard, 2000 ; Ha-joon Chang, *Kicking away the Ladder. Developmental Strategy in Historical Perspective*, Londres, Anthem Press, 2003.

2. Emmanuel Todd, *L'Illusion économique*, Paris, Gallimard, 1998 et 1999, notamment au chapitre VI.

3. Robert Skidelsky, *Keynes. The Return of the Master*, New York, Public Affairs, 2009.



colère. 16 Prix Nobel et 200 membres des plus prestigieuses universités américaines ont ainsi pétitionné contre Trump et en faveur du libre-échange, sans d'ailleurs parvenir à convaincre un peuple américain dont les conditions de vie, insensibles aux beautés de la théorie, se dégradent. Comment expliquer aujourd'hui le retard intellectuel persistant des élites spécialisées qui, aux États-Unis et en Europe, après avoir nié les effets mortifères du libre-échange, nient désormais l'élection de Trump ? Comment expliquer ce refus multidimensionnel de la réalité du monde, par des gens sérieux qui ont fait de bonnes études ? Voilà le vrai mystère.

Entre 2010 et 2016, donc, la marche à l'inégalité a repris son cours et l'insuffisance mondiale de la demande est toujours plus menaçante. Le taux de croissance des pays émergents a baissé, pour tendre vers zéro au Brésil. La Chine elle-même, usine du monde, suffoque dans une pollution industrielle digne du XIX<sup>e</sup> siècle et oscille au bord du gouffre, sur le point de s'enfoncer dans une crise aux conséquences géopolitiques incalculables. Dans ce monde économique qui patage, et dont les systèmes politiques se détraquent, on nous avertit, un peu plus chaque jour, que le populisme menace nos « valeurs » et que nous devons les défendre. Mais quelles valeurs, au fond ? L'inégalité ? La pauvreté ? L'insécurité ? Ah non, pardon, la « démocratie libérale », concept désormais creux, vidé de ses valeurs fondatrices, que furent la souveraineté du peuple, l'égalité des hommes et leur droit au bonheur.

Ce que nous devons expliquer n'est donc pas à strictement parler d'ordre économique. C'est bien plutôt l'impossibilité d'une prise de conscience réelle, c'est-à-dire suivie d'action, que l'historien du présent doit comprendre. Mais il nous faut, pour y parvenir, admettre que le mouvement de l'histoire ne se limite pas à la sphère économique et que certaines transformations vitales se produisent dans des couches plus profondes de la vie sociale.

Les structures que je vais évoquer sont banales, évidentes même, mais nous allons devoir admettre qu'elles sont plus déterminantes encore pour l'action des hommes que l'économie : l'éducation, la religion, la famille, la nation enfin, qui ne représente que la forme tardive et actuelle de l'appartenance au groupe, inclusion sans laquelle la vie d'*homo sapiens* n'a pas de sens.

Je vais ici proposer une vision anthropologique de l'histoire, mais, je le précise d'emblée, sans professer le moindre mépris pour l'économie :

la nullité des économistes issus de l'establishment, universitaires ou mercenaires de la banque, ne doit pas nous conduire à rejeter l'analyse économique. Gardons précieusement à l'esprit le postulat si utile de l'individu rationnel, cet *homo oeconomicus* égoïste, mais n'oublions jamais qu'*homo oeconomicus* n'agit pas dans le vide, que ses capacités et ses buts sont définis par le groupe, la famille, la religion et l'éducation. Il existe bien une logique des marchés. Il est même vrai, comme l'avait affirmé Bernard Mandeville en 1714 dans *The Fable of the Bees : or, Private Vices and Public Benefits*, que le capitalisme utilise ce qu'il y a de moins altruiste en l'homme, de pire au point de vue moral, pour faire fonctionner le système productif le plus efficace. Adam Smith a donné en 1776, dans *The Wealth of Nations*, une vision moins agressive de cette optimisation économique par agrégation des égoïsmes individuels. Mais justement, la problématique morale de Smith doit nous inciter à explorer les profondeurs d'une vie sociale plus vaste que celle qui est engagée par le système économique, là où se produisent les transformations mentales qui définissent les conditions du mouvement économique.

### *La crise des pays avancés*

Il est tellement facile, en 2017, de montrer que l'immense bouleversement du monde que nous avons sous les yeux, l'économie politique ne saurait le saisir. Pour le comprendre, nous nous en tiendrons aux pays les plus avancés. Les difficultés actuelles du Brésil et de la Chine nous débarrassent de l'illusion d'une histoire qui serait désormais déterminée par les pays en rattrapage. C'est aux États-Unis, en Europe, au Japon qu'ont été définies les règles du jeu de la globalisation économique. C'est cette « triade » qui a, depuis 1980, mis au travail les populations actives récemment alphabétisées du tiers-monde, écrasant ses propres salaires ouvriers et relevant globalement, c'est le cas de le dire, le taux de profit. La domination du monde avancé vieillissant s'exprime peut-être encore mieux par sa capacité à attirer des actifs formés ailleurs, pompant à sa périphérie, au gré de ses besoins, ouvriers, techniciens, informaticiens, infirmières, artistes et médecins, assurant ainsi sa propre survie par une véritable prédation démographique. Ce pillage des ressources humaines est beaucoup plus

grave que celui des ressources naturelles, parce que, à une certaine échelle, il met en péril le développement des pays qui décollent en les privant de leurs cadres et de leurs classes moyennes.

Le pouvoir mondial ne s'est donc pas déplacé de façon décisive. C'est d'ailleurs en Russie, vieille puissance européenne, que la seule force indépendante du système globalisé a réussi à se maintenir. Les acteurs de la Seconde Guerre mondiale sont toujours aux commandes de l'histoire mondiale. Mais ils vivent eux-mêmes un basculement d'une ampleur telle qu'il faut parler d'une mutation anthropologique, comparable à la révolution néolithique plus encore qu'à la révolution industrielle. Comme la sédentarisation et l'agriculture, la transformation en cours bouleverse le mode de vie de l'espèce humaine dans toutes ses dimensions. Évoquons ses éléments les plus importants.

- *Enrichissement massif* de tous, mais particulièrement des classes moyennes et des milieux populaires, entre 1920 et 1960 aux États-Unis, entre 1950 et 1990 en Europe et au Japon, hausse soudaine du niveau de vie dont les effets psychologiques sont innombrables.

- *Baisse brutale de la fécondité entre 1960 et 1980.*

- *Accroissement de la longévité* et vieillissement des populations à une échelle jamais vue dans l'histoire. L'âge médian des Européens a oscillé entre 20 et 25 ans jusqu'au milieu du xx<sup>e</sup> siècle. Il est, en 2015, de 41,7 ans. Celui des Anglais qui firent la révolution de 1688 était d'environ 25 ans<sup>1</sup>. La révolution industrielle l'a fait baisser outre-Manche à 20 ans en 1821, et il y était toujours de 22 ans en 1871. Mais il atteint 40 ans en 2015. En 1900, l'âge médian des Américains était de 22,9 ans, en 1950 de 30,2 ans. La hausse de la fécondité d'après-guerre l'a ramené temporairement à 28,1 ans vers 1970. Il remonte à 38,3 ans en 2015, soit une hausse de 10 ans en à peine 45 ans.

- *Hausse spectaculaire du niveau éducatif.* Le développement des systèmes éducatifs secondaires et supérieurs – dès l'entre-deux-guerres aux États-Unis, après 1950 en Europe et au Japon – a conduit à une stratification culturelle nouvelle avec, tendanciellement, 40 % d'éduqués supérieurs, 40 % d'éduqués secondaires longs et 20 % d'un « reste »

1. Estimation d'après la structure par âge de la population donnée par Tony Wrigley et Roger Schofield dans *The Population History of England, 1521-1871*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, p. 203, 204-205, et 218.

s'étagant entre « sans diplômés » et « analphabètes fonctionnels ». D'importantes variations nationales sont ici observables.

- *Dépassement éducatif des hommes par les femmes* avec, ici encore, d'importantes divergences entre les nations avancées. C'est la mutation la plus impressionnante aux yeux d'un spécialiste des structures familiales.

- *Effacement terminal de la religion*, y compris sans doute aux États-Unis.

- *Effondrement du modèle de mariage hérité des temps religieux*.

On pourrait allonger la liste et multiplier les exemples de transformations fondamentales.

**Tableau 0.1. Espérance de vie et vieillissement**

	Espérance de vie 2015		Âge médian		Vieillessement 1950-2015 en années
	Hommes	Femmes	1950	2015	
États-Unis	76	81	30,0	38,3	8,3
Royaume-Uni	79	83	34,9	40,0	5,1
Australie	80	84	30,4	37,5	7,1
Canada	79	84	27,7	40,6	12,9
Allemagne	78	83	35,3	46,2	10,9
Suède	80	84	34,2	41,0	6,8
Japon	80	87	22,1	46,5	24,4
Corée du Sud	79	85	19,0	40,6	21,6
France	79	85	34,7	41,2	6,5
Italie	80	82	28,6	45,9	17,3
Espagne	80	85	27,5	43,2	15,7
Russie	65	76	23,3	38,7	15,4
Chine	73	78	23,7	37,0	13,3
Moyen-Orient	71	76	20,8	26,3	5,5

Sources : Données ONU.

La prise en compte de ces mutations, présentées ici dans le désordre, mène à une vision singulièrement enrichie de l'individu unidimensionnel des économistes : nous pouvons conserver l'hypothèse d'une rationalité du comportement de l'homme tout en nous demandant ce qu'il advient de ses objectifs existentiels lorsqu'il devient, statistiquement, plus riche, plus vieux, plus éduqué, plus féminin, plus rare...

C'est bien entendu dans l'observation de l'évolution de ces individus réels que nous allons découvrir les conditions historiques du sentiment d'impuissance qui a envahi les sociétés les plus avancées. Pour l'atteindre dans sa complexité, nous allons devoir ajouter à l'économie trois champs d'investigation, marqués du sceau de l'évolution : l'éducation, la religion et la famille. L'appartenance au groupe national, elle, est une constante, un élément structurel dont nous devons mesurer l'action en nous interdisant de fantasmer sur sa possible disparition, à rebours du rêve ultime de l'idéologie globalisatrice. Et donnons tout de suite la bonne réponse à la question posée en ouverture de ce livre : si nous ne comprenons pas ce qui se passe aujourd'hui dans le monde, c'est parce que l'économie, en tant qu'idéologie dominante, est une magicienne de la fausse conscience, qui fait obstacle à la description complète du monde, et, qui, lorsque la réalité filtre, déclare secondaire ce qui est primordial, ou mieux, prend l'effet pour la cause et la cause pour l'effet.

***Conscient, subconscient et inconscient des sociétés :  
économie et politique, éducation, famille et religion***

Un modèle simplifié pastichant une topique freudienne permet de procéder à une représentation par couches des sociétés humaines et de leur mouvement. À la surface de l'histoire, nous trouvons ce qui est conscient, l'économie des économistes, dont les médias nous parlent quotidiennement, dont l'orthodoxie néolibérale nous assure, en un bizarre retournement du marxisme, qu'elle est déterminante. La politique relève aussi du conscient bien sûr, on pourrait même dire du bruyant.

Plus en profondeur, nous trouvons un subconscient de la société, l'éducation, couche dont les citoyens et les commentateurs peuvent percevoir l'importance quand ils pensent à leur vie réelle, mais dont l'orthodoxie se refuse à admettre pleinement le caractère déterminant, l'action puissante sur la couche consciente. Les parents savent bien que le destin de leurs enfants – réussite, survie ou naufrage économique – dépendra de leur performance scolaire. Chacun peut sans peine concevoir qu'une société efficace sur le plan éducatif réussira économiquement. Les succès scolaires finlandais ou coréens expliquent des trajectoires économiques exceptionnelles. Dans la mesure où l'OCDE (Organisation de coopération et de développement économiques) a fait de la comparaison des performances éducatives des nations une de ses préoccupations statistiques, on peut affirmer que le subconscient n'est désormais plus très loin du conscient, même si cette bureaucratie intellectuelle a du mal à admettre que la performance éducative dépend davantage des traditions religieuses et familiales que de l'investissement économique.

Car, plus en profondeur encore, il y a le véritable inconscient des sociétés, la famille et la religion, en leur interaction complexe.

Les structures familiales – autoritaires ou libérales, égalitaires ou inégalitaires, exogames ou endogames selon le pays – conditionnent, à l'insu des acteurs, valeurs politiques et performances éducatives. J'avais formulé cette double hypothèse au début des années 1980 dans deux livres, *La Troisième Planète. Structures familiales et systèmes idéologiques* (Seuil, 1983) et *L'Enfance du monde. Structures familiales et développement* (Seuil, 1984)<sup>1</sup>.

J'avais, en effet, constaté que la carte du communisme achevé de la fin des années 1970 s'emboîtait dans celle d'un système familial paysan spécifique, présent en Russie, en Chine, au Vietnam, en Yougoslavie, en Albanie, forme qui associait un père à ses fils mariés, autoritaire pour ce qui concerne les rapports entre parents et enfants, égalitaire dans les rapports entre frères. Autorité et égalité représentent bien le noyau dur de l'idéologie communiste et la coïncidence entre famille et idéologie n'était pas difficile à expliquer. Elle résultait d'une

1. Réédités en 1999 en un seul volume, *La Diversité du monde. Structures familiales et modernité*, Paris, Seuil, et « Points Essais » n° 821, 2017.

séquence simultanément historique et anthropologique : urbanisation et alphabétisation décomposent la famille paysanne communautaire ; celle-ci, désintégrée, relâche dans la vie sociale générale ses valeurs d'autorité et d'égalité ; l'individu, émancipé de la contrainte paternelle, cherche un substitut à sa servitude familiale dans l'adhésion au parti unique, dans l'intégration par l'économie centralisée, dans le contrôle par le KGB dans le cas russe.

Partant de cette constatation empirique très simple, et de son explication, j'avais généralisé le résultat obtenu pour le communisme aux idéologies concurrentes de l'époque du décollage éducatif et économique, puis associé chacune d'entre elles – social-démocratie, démocratie chrétienne, anarchisme, nationalisme ethnocentrique, libéralisme pur anglo-américain, libéralisme égalitaire français – à une structure familiale sous-jacente.

Le dynamisme éducatif – le subconscient modernisateur, l'un des agents principaux de la rupture du système anthropologique traditionnel – paraissait, quant à lui, maximal dans les régions dominées par des systèmes familiaux autoritaires et favorables, ou en tout cas point trop défavorables, aux femmes – en Allemagne, Suède, Japon, Corée, Finlande. Mais, partout, un mécanisme de diffusion conduisait, quel que soit le type familial, à l'alphabétisation de masse, réalisée en Europe entre la Réforme protestante du xvi<sup>e</sup> siècle et le milieu du xx<sup>e</sup> siècle.

À ma très grande surprise, cette identification d'un inconscient familial de la vie idéologique, auquel j'étais parvenu de manière purement empirique, suscita une résistance, un rejet même, du côté des chercheurs en sciences humaines, particulièrement dans les sociétés les plus libres de tempérament et de mœurs. Les réactions à la publication originelle de ces deux titres en français, ainsi qu'à leurs traductions, m'ont convaincu de ce que l'action de la famille était niée avec une vigueur particulière dans les sociétés individualistes, en France et dans le monde anglo-américain notamment. Au Japon, pays de famille-souche où la coutume traditionnelle, samurai ou paysanne, avait désigné un héritier unique, le plus souvent par primogéniture masculine, l'hypothèse familiale ne choquait pas. Les nombreuses conférences que j'ai pu faire en France m'ont révélé une grande réceptivité du Sud-Ouest à l'hypothèse familiale. Mais c'est

que le Sud-Ouest est notre grande région de famille-souche, un petit Japon intérieur, avec ses pôles particulièrement forts du Béarn et du Pays basque.

L'explication du rejet comme de l'acceptation est simple. Dans une culture familiale autoritaire et inégalitaire, la contrainte collective générale qui en résulte est un fait d'évidence et sa « révélation » n'en est pas une. En revanche, dans le monde libéral, l'hypothèse d'une détermination de l'idéologie par la structure familiale heurte de front l'idéologie dominante d'un individu qui se pense autonome, décidant et agissant à sa guise, sans contrainte.

Le paradoxe fondamental d'une théorie qui explique l'idéologie par la famille est qu'elle suggère que *l'adhésion à l'idéal de liberté est elle-même déterminée*. Celui-ci s'épanouit dans les régions de famille nucléaire, forme anthropologique qui ne contient jamais plus qu'un couple conjugal et ses enfants. La famille nucléaire est libérale dans les rapports entre générations, avant l'apparition de toute philosophie politique lockienne ou rousseauiste. Lorsque les paysans des régions concernées apprennent à lire et écrire, ils deviennent actifs politiquement et adhèrent comme « naturellement » à l'idéal de liberté, pourtant prédéterminé. La liberté, politique et économique, s'exprime bien alors dans la vie sociale et dans l'histoire d'une manière tout à fait réelle et concrète ; elle produit de grands effets positifs sur la vie intellectuelle et scientifique. Mais cette liberté n'en est pas moins qu'une illusion. En poussant le raisonnement à l'extrême, on peut affirmer que les hommes et les femmes d'un système familial nucléaire n'ont pas la liberté de construire ensemble une société totalitaire. Une chance pour eux, mais un drame pour les métaphysiciens de la liberté humaine.

Le concept d'inconscient familial s'applique donc pleinement au cas des sociétés libérales. Dans un pays comme le Japon, où la tradition idéologique inclut l'action de la famille, la notion d'inconscient est plus discutable. Elle ne vaut que dans la mesure où le pays demeure officiellement sous la tutelle de l'idéologie libérale imposée par les États-Unis.

Le cas de l'Allemagne, et avec elle d'une bonne partie de l'Europe continentale, est particulier. Le nazisme fut la claire réalisation du potentiel autoritaire et inégalitaire d'une famille-souche très dure,



dans une phase historique de crise religieuse et économique. Mais l'Allemagne eut, après 1945, l'obligation de rentrer dans le rang et de se penser démocratique et libérale à la manière du monde anglo-américain. Elle y réussit beaucoup mieux que le Japon, parce que l'abomination absolue du nazisme conduisit à faire de l'amnésie une thérapie. Dans son cas, la fausse conscience est maximale, mais elle n'est pas isolée en Europe. L'Italie, dont la famille communautaire, prédominante au centre de la botte, a successivement produit le fascisme puis un vote communiste massif, se trouve dans une situation analogue de fausse conscience. Le verbe libéral-démocratique de la classe dirigeante italienne ne reflète aucunement le potentiel hérité des structures familiales anciennes du pays. Et nous verrons, dans l'avant-dernier chapitre de ce livre, comment le retour du refoulé antilibéral européen, qui avait produit entre les deux guerres Mussolini, Salazar, Hitler, Franco et Pétain, explique l'étrange, triste mais logique destin de la zone euro.

La religion, autrefois, relevait du conscient. Elle définissait explicitement le cadre de la vie sociale, particulièrement dans les mondes juif, chrétien et musulman. Le reflux des croyances (la sécularisation) a modifié son statut, la faisant plonger par étapes dans un inconscient presque absolu. Elle n'existe plus guère pour des citoyens qui se pensent athées, laïques et modernes et s'inquiètent de sa persistance dans les populations issues de l'immigration. L'analyse sociologique nous révèle cependant qu'elle continue d'exister chez les citoyens des pays les mieux sécularisés, en creux, comme un vide dont nous devons tenir compte si nous voulons comprendre l'angoisse des sociétés avancées.

Curieusement, ce vide n'est pas partout le même : il se colore de traces importantes et diverses de croyances sociales et de façons d'être héritées des systèmes religieux disparus. J'ai évoqué dans deux livres le comportement social spécifique des provinces françaises où le catholicisme n'est mort que durant les quarante dernières années. J'avais, pour saisir ce phénomène de survie partielle après la mort, défini le concept de *catholicisme zombie*<sup>1</sup>. Mais d'autres religions

1. Hervé Le Bras et Emmanuel Todd, *Le Mystère français*, Paris, Seuil/République des idées, 2013, et Emmanuel Todd, *Qui est Charlie ? Sociologie d'une crise religieuse*, Paris, Seuil, 2015.

que le catholicisme survivent à leur mort apparente. Pour comprendre l'efficacité éducative et économique persistante de la Scandinavie, ou la xénophobie spécifique du nord et de l'est de l'Allemagne, on aurait grand besoin du concept de *luthéranisme zombie*. Des formes inverses du phénomène zombie sont d'ailleurs observables : le protestantisme et le judaïsme américains sont sans doute morts alors qu'ils se croient vivants. Le Dieu des États-Unis est devenu un copain sympa et les Juifs américains se sont mis à croire au Paradis<sup>1</sup> !

Système familial et système religieux sont le plus souvent difficiles à dissocier complètement. Il est bien rare que la religion n'ait rien à dire sur la sexualité et le mariage, sur le statut des femmes, sur l'autorité des parents, sur l'égalité ou l'inégalité des frères. J'aurai l'occasion d'étudier dans ce livre l'interaction entre la famille nucléaire indifférenciée et le judaïsme, entre la famille nucléaire égalitaire et le premier christianisme, entre la famille-souche et le protestantisme. Je conserverai dans tous ces cas l'idée d'une primauté de la famille, capable de favoriser l'apparition de certaines formes religieuses, mais pour admettre aussitôt l'idée d'une action en retour autonome de la religion en émergence, avec une indéniable capacité à renforcer certains traits du système familial qui avait permis sa naissance. Parler d'une coévolution de la famille et de la religion est sans doute la bonne formulation.

### *Temps du conscient, du subconscient et de l'inconscient*

Se représenter les sociétés comme superposant des couches conscientes, subconscientes et inconscientes conduit à une nouvelle représentation de l'histoire, nécessairement schématique, mais qui ouvre sur un paradoxe fondamental et aboutit à une révolution intellectuelle d'ampleur copernicienne.

Le modèle d'une société pourvue d'une structure stable à un moment donné n'est qu'une représentation. Le temps s'écoule, toujours. Chacun des niveaux de la structure évolue. Mais le rythme du

1. Andrew M. Greeley et Michael Hout, « Americans' Increasing Belief in Life After Death : Religious Competition and Acculturation », *American Sociological Review*, vol. 64, n° 6, décembre 1999, p. 813-835, notamment graphique p. 817.

changement n'est pas le même pour tous. On peut dire, en première approche, que plus on s'enfonce vers les profondeurs inconscientes de la vie sociale, plus le temps s'écoule lentement, plus les formes durent.

- Au niveau conscient de la globalisation économique, le libre-échange et la financiarisation du monde ont pris à peine plus d'un demi-siècle pour s'imposer, si l'on fait démarrer le mouvement d'ouverture commerciale à la victoire américaine de 1945. L'hystérisation du processus a commencé, ici vers 1979-1980, avec Margaret Thatcher et Ronald Reagan, là vers 1989-1990, avec la chute du mur de Berlin et l'effondrement de l'Union soviétique. La globalisation est aussi un processus politique dont la conscience est maximale, puisque la puissance impériale des États-Unis a, d'un bout à l'autre, piloté la mise en place des marchés mondiaux des marchandises, du capital et du travail. Ces phénomènes conscients, qui incluent des traités, des guerres, des échanges commerciaux et l'installation de paradis fiscaux, se sont étalés sur quelques décennies seulement – six, quatre ou trois décennies selon que l'on s'intéresse à l'ensemble du processus, à sa montée en puissance ou à son emballement.

- Au niveau subconscient, le temps s'écoule plus lentement. Le mouvement des sociétés vers l'alphabétisation universelle a commencé en Allemagne au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle avec la Réforme protestante, qui a exigé un accès direct des croyants aux Écritures saintes et à Dieu. On a pu observer ensuite une diffusion en couronne à partir de ce pôle initial, qui a touché d'abord les pays convertis au protestantisme – la Scandinavie, le cœur des Pays-Bas, l'Angleterre et l'Écosse, les colonies américaines –, puis la France, enfin le sud et l'est de l'Europe. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, on peut considérer que l'alphabétisation de masse du continent est réalisée. Le processus a essaimé partout, à partir des pôles américain, japonais et des grandes villes coloniales anglaises et françaises. Vers 2030, les jeunes générations sauront partout lire et écrire, y compris en Afrique. Il aura fallu cinq siècles pour atteindre ce résultat, c'est-à-dire, en simplifiant, dix fois plus de temps que pour la globalisation économique.

- Au niveau inconscient, le mouvement des structures familiales est encore plus lent. Je l'ai reconstitué pour l'Eurasie dans *L'Origine*

*des systèmes familiaux*<sup>1</sup>. L'évolution de la famille s'inscrit cependant dans le temps de l'histoire, nullement dans un passé immémorial. Pour comprendre ses mécanismes de différenciation et de diffusion, on doit partir de Sumer en Mésopotamie, vers 3000 avant l'ère commune (AEC), et de Chine du Nord vers 1500 avant l'ère commune. Il s'agit des époques où fut inventée, par deux fois, l'écriture, qui, par convention, définit le début de l'histoire au sens strict. Si nous choisissons Sumer comme lieu et moment zéro de la différenciation des structures familiales d'*homo sapiens*, nous comptons jusqu'à aujourd'hui 5 000 ans d'évolution, soit une multiplication par 10 de l'échelle du temps de l'alphabétisation, par 100 de celui de la globalisation économique et politique.

En arrondissant, disons que le conscient économique fonctionne à l'échelle de 50 ans, le subconscient éducatif de 500 ans, l'inconscient familial de 5 000 ans.

Le temps religieux, sans surprise, a pour unité de base, comme le temps familial, le millénaire, mais il est quand même deux fois plus court en moyenne. Si nous datons la rédaction de la Bible du VIII<sup>e</sup> siècle AEC, nous obtenons 2,8 millénaires pour le judaïsme, 2 millénaires pour le christianisme et 1,4 millénaire pour l'islam. L'histoire du bouddhisme débute au V<sup>e</sup> siècle AEC si on la fait commencer à l'éveil de Siddharta Gautama, mais trois ou quatre siècles plus tard si l'on prend comme point de départ les premiers textes écrits, soit 2,5 à 2,1 millénaires de développement. La différence de rythme entre temps familial et temps religieux est conforme à l'hypothèse d'une primauté de la structure familiale.

Économie, éducation, religion et famille : la recherche, élargie et organisée par les notions de conscient, de subconscient, d'inconscient, peut donner une représentation réaliste de la crise du monde occidental au sens large, c'est-à-dire incluant le Japon et la Corée du Sud. L'atomisation individualiste du niveau économique et l'incapacité de l'action collective du niveau politique trouveront ainsi leurs fondements dans le développement de l'éducation supérieure, dans la disparition de la religion, dans la mutation des structures familiales. La divergence des trajectoires anglo-américaine, allemande, suédoise ou japonaise

1. Paris, Gallimard, 2011.

pourra être ramenée à la diversité des structures familiales originelles, tout comme la résistance russe à la globalisation. Nous pourrions mettre de l'ordre dans une modernité multiple, mêlant montée de l'inégalité économique et égalité nouvelle dans les rapports entre hommes et femmes, hausse du niveau éducatif et effondrement de la pratique démocratique.

Cette analyse enrichie permettra surtout de situer correctement l'Occident en mouvement par rapport au monde en rattrapage. Son interaction avec la Chine, devenue atelier du monde, et avec le Moyen-Orient, producteur d'énergie et terrain de manœuvre de ses armées, est particulièrement forte. Les sociétés américaines du Nord et européennes de l'Ouest exigent de la part des pays moins avancés, non seulement une main-d'œuvre bon marché et du pétrole, mais aussi un alignement sur leurs propres mœurs. Le caddie idéologique venu d'Occident fait rouler vers l'ensemble de la planète un entassement de valeurs et de projets pensés comme universels : liberté d'expression, des échanges, de circulation des hommes et de l'argent, émancipation des femmes, droit de vote, redéfinition de l'homosexualité comme comportement humain légitime. Des éléments relevant du niveau conscient de la vie sociale, politique et économique, et d'autres tirés du niveau inconscient, familial, y sont empilés en vrac. La mutation en cours des mœurs occidentales doit s'étendre au monde, et nos élites s'impatientent du peu d'enthousiasme de la Chine, de l'Inde, de l'Iran et du monde arabe à les suivre, notamment pour ce qui concerne l'émancipation des femmes et l'homosexualité. Notre désir d'universel, sympathique en lui-même (je suis, en cela, un Occidental banal en plein accord avec nos valeurs), s'appuie malheureusement sur une vision fautive du développement historique des structures familiales et des mœurs. Depuis des millénaires, des dynamiques différentes sont à l'œuvre au centre de l'Eurasie et sur sa périphérie. Une accentuation de la divergence est même sensible dans la période la plus récente.

En Occident, le dépassement éducatif des hommes par les femmes conduit à poser l'hypothèse d'une mutation matriarcale, sans prétendre toutefois qu'elle est en voie d'achèvement ou même qu'elle réussira. Un tel phénomène n'a jamais été observé dans l'histoire, il représenterait une révolution anthropologique, un saut dans l'inconnu. Dans

l'Occident étroit constitué par le monde anglo-américain, scandinave et français, la révolution matriarcale s'inscrit tout de même dans la continuité d'une structure familiale qui assurait au départ aux femmes un statut élevé. La famille nucléaire y faisait du couple conjugal l'élément fondamental. En Chine, en Inde, en Iran et dans le monde arabe, les structures familiales traditionnelles incluent à l'opposé une puissante composante patrilinéaire et un statut de la femme très bas. Cette opposition Orient/Occident est à peu près connue. Sur ce point, le vrai problème des démocraties libérales, dans leur confrontation aux mondes patrilinéaires, est qu'elles ont aussi et surtout une vision fautive du mouvement historique des structures familiales. Nous percevons un statut bas de la femme comme un « retard », un complément logique du retard économique des non-Occidentaux. Mais l'histoire reconstituée des systèmes familiaux révèle, à l'opposé, que les systèmes patrilinéaires orientaux résultent d'une longue évolution que n'a pas subie, pour l'essentiel, l'Occident. En Chine comme dans le monde arabe, en Iran ou en Inde, la dynamique historique de longue durée a été, des millénaires durant, l'abaissement du statut de la femme. Ce qu'il est ici important d'admettre, c'est que la révolution « matriarcale occidentale » n'affronte pas à l'Est des cultures familiales attardées, mais des systèmes dont la dynamique, patriarcale, est opposée à la leur depuis des millénaires.

La mutation patrilinéaire avait commencé de toucher l'Allemagne et le Japon, élément qui nous permettra de comprendre les difficultés démographiques de ces pays extrêmement avancés économiquement. Nous aurons la surprise de constater que la Russie, pointe majeure de la famille communautaire vers l'Ouest, semble quand même réussir un basculement matrilineaire, partiel mais de grande ampleur, qui pourrait en faire, au III<sup>e</sup> millénaire, un modèle social très original, non seulement par sa démocratie autoritaire, mais aussi par son degré d'émancipation des femmes.

Il ne suffit donc pas de hiérarchiser la vie sociale en couches conscientes, subconscientes et inconscientes. Il ne suffit pas non plus de comprendre que le rythme du changement ralentit lorsque l'on plonge vers les couches profondes, de la politique et de l'économie vers l'éducation, puis vers la vie religieuse et enfin familiale. Il faut, saut ultime, admettre que le mouvement des couches profondes n'est pas celui que l'on croyait.

On est tenté d'évoquer, à propos de l'évolution des structures familiales, un inconscient planétaire magnifiquement refoulé. Je vais dès cette introduction donner quelques conséquences théoriques de notre erreur sur la dynamique des systèmes familiaux, parce que l'identifier conduit à frapper de nullité une bonne partie des efforts déployés par les sciences humaines ces deux derniers siècles pour comprendre notre histoire.

### *La densification et la différenciation tendancielle des systèmes familiaux*

Le modèle standard des sciences historiques et sociales place l'émergence de la famille nucléaire et de l'« individu » au cœur du décollage de l'Occident. Des millions de pages ont été écrites sur ce thème, par des milliers d'auteurs. La libération de l'individu, atome de créativité, serait intervenue en Europe à partir du Moyen Âge, à une date qui change selon la variante du canon libéral. J'en présente ici un modèle, clairement simplificateur, on me le pardonnera. C'est qu'il serait ridicule de s'attacher à une description obsolète.

Dans une longue phase I, la famille nucléaire émerge de la masse étouffante de la grande famille du passé. L'association simple mais stable d'un homme et d'une femme – les Adam et Ève de la modernité – permet la montée d'un premier individualisme. Ce couple conjugal produit des enfants, vite élevés et libérés, et qui deviennent, en tant qu'adultes, des « individus », certes imparfaits mais acteurs libres de la vie économique, sociale et politique.

Dans une courte deuxième phase, récente et actuelle puisqu'elle a commencé durant les années 1960, naît enfin « l'individu à l'état pur », libéré de la famille nucléaire elle-même. Dans cette phase II de l'individualisme, le lien conjugal entre homme et femme est remplacé par des conjonctions temporaires entre des individus qui ne considèrent plus la durée de la relation – allant d'une soirée à toute la vie – ou le sexe des partenaires comme essentiels. Divorce, recomposition, homosexualité, changement de sexe deviennent des éléments structurels du système familial.

Quarante ans de recherches sur les systèmes familiaux m'ont fait réaliser, par accident, que la phase I de ce modèle standard – de la famille complexe au couple conjugal – était une absurdité factuelle. La famille originelle était nucléaire et cette forme anthropologique n'a donc jamais été, à proprement parler, inventée puisqu'elle fut celle d'*homo sapiens* à l'état natif. En revanche, les formes familiales communautaires qui enserrent le couple dans des liens de parenté patrilinéaires et qui dominent la masse de l'Eurasie sont des créations de l'histoire. Leur existence résulte d'expériences et de cristallisations s'étalant sur cinq millénaires, processus qui a commencé en Mésopotamie avec la naissance de la cité et de l'écriture. Un processus équivalent, plus tardif mais de même nature, est observable dans l'histoire chinoise. Il a eu son équivalent en Afrique, sans que l'on puisse discerner sur ce continent un lien avec l'écriture ou la cité.

Le développement de l'agriculture semble partout à l'origine de la densification et de la structuration des groupes familiaux par des liens entre les mâles, phénomène que l'on peut désigner par le néologisme *patrilinéarisation*. On peut identifier des formes embryonnaires du mécanisme sur le plateau central mexicain, occupé par l'Empire aztèque, ou dans les Andes tenues par l'Empire inca, à la veille de la conquête espagnole.

Depuis l'émergence d'*homo sapiens*, la famille évolue du simple vers le complexe et non du complexe vers le simple. L'abaissement du statut de la femme est un élément essentiel de sa rigidification. La partie la plus occidentale de l'Europe a échappé pour l'essentiel à cette transformation, même si l'Allemagne et le sud-ouest de la France, comme le Japon, ont vu se développer la famille-souche, première étape de la patrilinéarisation, et l'Italie centrale la famille communautaire exogame, deuxième étape de la patrilinéarisation. Dans la France du Nord et en Angleterre, seule la noblesse médiévale et parfois la couche supérieure de la paysannerie ont été affectées.

Il y a eu des exceptions à ce mécanisme de densification de la famille et d'abaissement du statut de la femme. Un processus inverse de simplification peut ici ou là être observé, à tel ou tel moment de l'histoire. L'Europe du Nord-Ouest a son histoire particulière, qui inclut, en Angleterre, en Hollande et dans la France du Nord, une accentuation de la nucléarité de la famille par la destruction du



réseau de parenté bilatéral qui l'encadrait dans sa forme originelle<sup>1</sup>. On peut même identifier des épisodes régionaux de réversion de la patrilinéarité vers la bilatéralité, c'est-à-dire de la complexité vers la simplicité, mécanisme de réversion qui inclut une remontée du statut de la femme. J'étudierai les plus significatifs pour nous, dont celui, intervenu au début de notre ère, à Rome, en Grèce hellénistique et en Judée. Mais je montrerai aussi, dans le chapitre 2, que l'Afrique, que je n'avais pas étudiée dans le tome I de *L'Origine des systèmes familiaux*, se conforme au modèle général et n'a pas échappé au processus historique dominant d'une patrilinéarisation et d'une complexification de la famille avec le temps.

### *Un « modèle inverse » de l'histoire*

La découverte d'une densification tendancielle des formes familiales a des conséquences incalculables pour l'interprétation de l'histoire humaine. Ce « modèle inverse », par opposition au « modèle standard », ouvre la possibilité d'une perception également inversée de plusieurs champs historiques et une meilleure compréhension de ce que nous sommes, ici ou ailleurs : en Europe, en Amérique, en Chine, au Japon, en Russie, au Moyen-Orient, en Afrique. La question « Qui est évolué ? », « Qui est en avance ? » devient très compliquée à résoudre, contradictoire en elle-même. Le Moyen-Orient, économiquement en retard, porte les formes familiales les plus complexes et les plus « évoluées » : la famille communautaire endogame, qui associe le père et ses fils mariés, puis encourage le mariage entre les enfants de ces frères, résulte de cinq mille ans d'évolution. L'Amérique du Nord, leader de la globalisation économique puis de sa contestation, représente, plus encore que l'Angleterre ou la France du Bassin parisien, la forme familiale nucléaire la plus proche du modèle originel d'*homo sapiens*. Si nous portons le regard sur l'Asie orientale, nous devons aussi admettre que le Japon relevait, lors de la révolution de Meiji, en 1868, d'un système familial qui, sans être nucléaire, restait moins éloigné du type originel d'*homo sapiens* que celui qui dominait

1. Bilatéral : traitant comme équivalentes les parentés paternelles et maternelles. On peut dire aussi « indifférencié » ou « cognatique ».

la Chine. La famille-souche japonaise désignait en milieu paysan un héritier unique et associait au maximum deux couples mariés ; elle était donc plus simple que la famille communautaire chinoise qui associait idéalement un père à tous ses fils mariés et pouvait faire cohabiter trois couples ou plus.

La modernité technologique et économique de l'Occident coïncide avec des systèmes familiaux plutôt archaïques. *Homo occidentalis* est, dans ses mœurs, un primitif, point trop éloigné du fond commun ancien de l'humanité, celui des chasseurs-cueilleurs qui ont à l'origine peuplé la planète. Cet archaïsme a été régulé plutôt qu'aboli par la conception chrétienne de la sexualité et du mariage, ainsi que par le cadrage féodal ou étatique des règles d'héritage.

L'homme des pays dits « émergents » est, certes, en retard sur le plan technologique et économique. Mais pour ce qui concerne leurs mœurs familiales, les Chinois, les Indiens, les Arabes et les Africains sont des hommes « évolués », c'est-à-dire modelés par 5 000 ans d'élaboration de systèmes familiaux complexes, communautaires et patrilinéaires, incluant un abaissement du statut de la femme.

L'Occident croit sa modernité... moderne. L'émancipation des femmes, bien réelle, n'y est pourtant que la radicalisation d'un état primitif de l'humanité. *Homo sapiens* n'était guère hostile à l'avortement. On pourrait en dire autant de la lutte pour les droits des homosexuels puisque les communautés primitives résiduelles étudiées par les anthropologues n'apparaissent que très rarement homophobes.

Ce qui est exigé par « l'Occident » du monde économiquement émergent du cœur de l'Eurasie n'est donc pas un simple rattrapage. Technologie, éducation et économie doivent en effet y progresser. Et nous pouvons, heureusement, observer une convergence planétaire de bien des indicateurs qui concernent les niveaux conscients ou subconscients de la vie sociale : l'économie avance, les niveaux éducatifs s'élèvent dans l'ancien tiers-monde, la fécondité y baisse. La sécularisation même y progresse en dépit des puissants spasmes intégristes de résistance du monde hindouiste ou musulman. En Iran déjà, les mosquées sont vides.

Mais ce qui est exigé dans le domaine de la famille est bien, au cœur de l'Eurasie, un retour en arrière historique, la déconstruction de systèmes dont l'élaboration avait pris des millénaires. La nucléarisation

des structures familiales, dans des cultures où la fusion des couples dans la famille large et l'abaissement du statut de la femme avaient été considérés comme des progrès, comme une sophistication des mœurs, ne peuvent qu'y produire des résistances, des réactions, des reculs, incompréhensibles si l'on s'en tient au modèle standard de l'évolution humaine. En Inde, en Chine, au Vietnam, au Kosovo, en Géorgie, en Arménie, la proportion de bébés de sexe féminin baisse parce que les techniques modernes de détection prénatale du sexe de l'enfant sont utilisées pour pratiquer un avortement sélectif des fœtus de sexe féminin.

Ancrée dans une vision fautive de l'histoire, notre perception du présent ne peut qu'être absurde, productrice d'incompréhension, d'intolérance, de violence. Quant à l'avenir... Comment anticiper raisonnablement les évolutions à venir du monde globalisé si nous projetons vers le futur des tendances inexistantes au présent, ou mieux, inverses des tendances réelles ? Durant les 5 000 dernières années, le mouvement des sociétés humaines a été, non partout mais le plus souvent, dirigé vers la soumission de l'individu et l'abaissement du statut de la femme. Nous vivons bien aujourd'hui une tentative d'inversion du processus. Mais elle part d'une zone limitée, la périphérie de l'Eurasie qui, placée loin du centre de gravité de l'histoire humaine des 5 000 dernières années, avait pour l'essentiel échappé à la patrilinéarisation et à la densification de son tissu familial.

### ***Bien décrire plutôt qu'expliquer l'histoire***

L'Occident ne souffre pas seulement d'une montée des inégalités et d'une paralysie économique. Il est engagé dans une mutation anthropologique qui combine, pour ne citer que l'essentiel, éducation supérieure de masse, vieillissement accéléré, élévation du statut de la femme et peut-être même matriarcat. Si nous voulons saisir le sens de notre mal-être, nous devons donc regarder de haut l'histoire, mais pour plonger dans ses profondeurs inconscientes. Pour essayer de comprendre, pour savoir « où nous en sommes », je vais tenter une esquisse globale de l'histoire humaine qui, partant de l'émergence

d'*homo sapiens* en Afrique, placera en son cœur l'anthropologie familiale et religieuse.

Il ne s'agira cependant pas d'expliquer, en un sens philosophique et absolu, l'histoire des hommes. Mon travail sur l'évolution de la famille, de la nucléarité vers la patrilinéarité, puis sur la détermination de l'idéologie par la structure familiale, ne conduit en effet qu'à des « fragments » d'explication. Certes, trouver les fondements du désarroi contemporain dans les couches inconscientes de la vie sociale, familiale ou religieuse, c'est, en un sens, expliquer. Mais il ne saurait être question de systématiser complètement l'explication, de hiérarchiser rigoureusement les niveaux, d'affirmer même une primauté de la structure familiale, cette variable dont je suis spécialiste. Et, je l'ai dit, je ne rejette pas l'idée d'une dynamique économique spécifique. La logique de l'*homo oeconomicus* ne peut se déployer qu'à l'intérieur de cadres anthropologiques, mais la globalisation associe et confronte des cadres anthropologiques très différents d'une manière spécifique. La dynamique des États a aussi sa logique : leur affrontement par la diplomatie et la guerre – chaude, froide, économique, idéologique – définit un champ d'étude largement autonome. C'est pourquoi la géopolitique a sa valeur propre en tant que description et explication de certains éléments de l'histoire.

Prétendre intégrer tous les champs d'analyse, toutes les déterminations, toutes les logiques dans un modèle cohérent et total serait bien prétentieux.

Ce que je propose ici, c'est plus simplement d'échapper, sans dogmatisme, à la vision rétrécie des économistes et des politiques, et de donner une description enrichie de la globalisation. Une bonne et vaste description, c'est déjà beaucoup pour comprendre ce que nous vivons.

Nous verrons donc, dans les sociétés les plus avancées, les mutations familiales et religieuses précéder la stagnation du niveau éducatif et la chute de la fécondité, qui elles-mêmes anticipent la crise de l'économie et de l'État. Nous verrons un Occident qui s'aventure sur les chemins nouveaux du matriarcat mais qui se trompe lorsqu'il pense avoir exploré dans le passé ceux du patriarcat. Sa tentative de dépassement de la famille nucléaire des temps fondateurs, sur la base d'un statut des femmes plus élevé que celui des hommes, serait bien sa première invention radicale, comparable mais de sens opposé à celle, patriarcale,

qui avait commencé en Mésopotamie au début du III<sup>e</sup> millénaire ou en Chine au milieu du II<sup>e</sup> millénaire avant l'ère commune.

### *Le principe de divergence*

Cet empirisme enrichi nous permettra de saisir la diversité persistante du monde, à rebours de l'économisme qui, lui, incite à une vision uniforme des sociétés. C'est axiomatique : *homo oeconomicus* est le même partout. Ce serait peu de dire que, pour la théorie néolibérale, il appartient à des sociétés semblables, puisque son type idéal n'existe que hors société. Selon la formule de Margaret Thatcher, « la société, ça n'existe pas<sup>1</sup> ». L'universalisme du taux de profit exige que l'on oublie la diversité anthropologique du monde. Au lendemain de l'effondrement du communisme soviétique, les grandes décisions politiques et économiques des années 1990-2010 ont donc été prises sur la base d'une hypothèse de convergence généralisée : le libre-échange devait unifier la planète, la monnaie unique devait homogénéiser l'Europe. Ce que l'on a observé ensuite, dans la réalité de l'histoire, est bien entendu à l'opposé, une divergence des performances économiques et des niveaux de vie. Pourquoi ? Parce que, si l'homme est bien universel en un sens anthropologique ultime – il existe une espèce *homo sapiens* dont je décrirai plus loin les caractéristiques primordiales –, les sociétés sont diverses par leurs valeurs et leurs modes d'organisation.

La globalisation économique accentue en réalité les différences, elle est en elle-même un facteur de divergence : les sociétés mises en concurrence, placées sous contrainte d'adaptation, menacées de désintégration, finissent toutes par se replier sur elles-mêmes d'une manière ou d'une autre. Pour survivre, elles se ressource dans leurs valeurs originelles. Poussé trop loin, le libre-échange nourrit une xénophobie universelle.

C'est ici sans doute que le cadrage de l'histoire par les modèles familiaux apparaît le plus indispensable. Car ce que révèle le développement de la famille humaine durant les 5 000 dernières années, c'est, à partir d'un type anthropologique originel commun à l'espèce,

1. « There is no such thing as society. »

une tendance lourde à la différenciation, autrement dit à une lente mais puissante divergence des groupes humains concrets.

Ne dramatisons pas. Il existe aujourd'hui dans le monde des éléments de convergence : l'alphabétisation de l'ancien tiers-monde, combinée au plafonnement de l'enseignement supérieur dans les sociétés les plus avancées – aux États-Unis depuis 1965-1970, en France depuis 1995 par exemple –, conduit à une réduction des écarts de niveau éducatif entre nations et à un monde intellectuellement plus homogène. Le contrôle des naissances mène partout à une baisse de la fécondité, qui a déjà aboli l'opposition binaire entre les vieilles nations développées et les pays les moins avancés. Dès 2015, la fécondité des États-Unis (1,9 enfant par femme) était supérieure à celle de la Chine (1,7), et celle de la France (2,0) supérieure à celle de l'Iran (1,8). Avec l'éducation et la natalité, nous ne sommes toutefois qu'au niveau subconscient de la vie sociale, même si la fécondité touche de bien près les structures familiales sous-jacentes. C'est déjà mieux que de nous en tenir au conscient économique des hommes politiques ou des journalistes, mais c'est insuffisant. Plus en profondeur, au niveau inconscient des structures familiales, une tendance à la divergence conduit les sociétés du monde à des oppositions nouvelles.

La comparaison des sociétés les plus avancées suffit à le démontrer. En dépit de niveaux éducatifs élevés et comparables, leurs indicateurs de fécondité divergent dans des proportions qui impliquent des destins différents. Vers 2015 toujours, les États-Unis, avec 1,9 enfant par femme, le Royaume-Uni (1,9), l'Australie (1,9), la Suède (1,9), la France (2,0), la Russie (1,8) ne sont pas trop loin du seuil de 2,1 qui autorise pour l'essentiel le remplacement d'une génération par la suivante. En revanche, l'Allemagne (1,4), le Japon (1,4), ou la Corée du Sud (1,2) ont atteint des valeurs planchers qui interdisent le renouvellement naturel de la population et impliquent soit le recours à une immigration de masse, soit l'acceptation du déclin démographique. Nous verrons comment ces différences sont facilement explicables par la persistance souterraine de valeurs familiales distinctes, celles qui concernent le statut de la femme en particulier.

Dans *Le Mystère français*, publié en 2013, Hervé Le Bras et moi-même avons dû constater, la perpétuation, dans les 550 000 km<sup>2</sup> de l'Hexagone, de systèmes de mœurs différents dans la période la

plus récente. Malgré l'accélération des migrations internes, en dépit de la disparition des ménages complexes dans certaines provinces et de l'effondrement du catholicisme dans les régions où il avait survécu, l'hétérogénéité régionale se maintient. L'homogénéisation par la télévision, par le TGV ou par Internet n'a nullement empêché la rémanence de cultures diverses, stimulées plutôt que gommées par la globalisation économique. Leur adaptation au stress est différentielle parce que les sociétés régionales restent plus ou moins fortement intégratrices de l'individu, et donc plus ou moins capables de résister au choc de la concurrence économique. Et tout cela s'est produit à l'intérieur d'une seule nation, unifiée par son administration et par sa langue. Comment imaginer que les nations différentes qui participent à la globalisation – États-Unis, Angleterre, Suède, Allemagne, Japon, Russie, Chine, Corée – puissent faire moins bien, en termes de permanence culturelle, que les provinces qui constituent l'Hexagone ? À la question de l'équilibre des puissances se mêle aujourd'hui, en géopolitique, celle d'un conflit latent entre systèmes de mœurs, sans que l'on en comprenne clairement les déterminants et les enjeux. L'hypothèse d'universalité et de convergence empoisonne les rapports internationaux puisque le fort, ou celui qui se croit tel, exige de l'autre un alignement sur ses valeurs et sur ses mœurs autant qu'une soumission économique et militaire.

### *Impérialisme et féminisme*

La carte du système impérial américain, avec sa constellation dominante anglophone, avec ses bases avancées en Europe et en Asie, renvoie toujours étrangement à celle de certains systèmes familiaux : tous sont caractérisés par un statut de la femme soit originellement élevé (Royaume-Uni, France, Pays-Bas, Norvège, Danemark, Espagne, Australie, Philippines, Indonésie, Thaïlande), soit point trop abaissé par l'histoire (Allemagne, Japon, Corée du Sud). Un bloc eurasiatique central (Russie, Iran, Chine, Inde) continue de son côté, bien après la chute du communisme, de résister à l'emprise américaine. Il semble marquer une sorte de continuation géopolitique de la patrilinéarité continentale, qui avait donné naissance, entre

-3 000 et +1700, à des systèmes familiaux étendus et denses. Ne simplifions pas à l'excès : le système familial russe communautaire et patrilinéaire est d'origine très récente. Il avait laissé subsister un statut élevé de la femme et il laisse apparaître aujourd'hui, je l'ai dit, des signes d'inversion matrilineaire. Mais justement, le basculement anthropologique de la Russie, se combinant à la réaffirmation d'une différence anthropologique allemande, n'annonce-t-il pas un réaligement des affinités géopolitiques ?

Le monde arabo-persan ajoute à la patrilinéarité une préférence endogame pour le mariage entre cousins. Ses systèmes familiaux sont ceux qui abaissent le plus le statut de la femme et enserrant le mieux l'individu dans des liens de parenté. De par l'antiféminisme et l'anti-individualisme qui y dominant, l'Inde du Nord, de famille communautaire exogame, est proche du monde arabo-persan.

En dépit de l'hégémonie de la pensée « économiste », nous voyons bien que le champ géopolitique est envahi de notions ou de concepts d'ordre anthropologique : c'est ainsi que l'Occident bombarde le Moyen-Orient pour y élever le « statut de la femme ». Le cas assurément le plus étrange est celui d'une russophobie focalisée sur la question de l'homosexualité. Au cœur de la crise ukrainienne, la presse anglo-américaine, et bien d'autres en Occident, ont ainsi reproché au régime Poutine son homophobie. Qui aurait imaginé, à l'époque des guerres de Louis XIV ou de Napoléon, durant la Première ou la Seconde Guerre mondiale, une telle fixation sur la sexualité dans les rapports internationaux ? Bien loin de rapprocher, la globalisation mène à des conflits qui, plus que ceux du passé, remettent en question les fondements mêmes de la vie dans certaines des sociétés dominées.

### *Des futurs impossibles*

Ce livre décrit, très schématiquement, le mouvement historique des 100 000 dernières années pour tenter de saisir les évolutions en cours et « dire quelque chose » des mutations que nous vivons en ce début de III<sup>e</sup> millénaire. Il ne s'agit pas de prédire. Comment cela serait-il possible ? Nos sociétés avancées n'ont eu aucun équivalent dans l'histoire.



Jamais des groupes humains d'une telle taille n'ont été si riches, si âgés, si éduqués, si dépourvus de croyances collectives. Le fréquent (mais non universel) retard éducatif des individus de sexe masculin y est une nouveauté absolue, tout comme certaines fécondités dites « ultrabasses » (*very low low fertility* en anglais). Notre description enrichie de l'histoire nous autorisera toutefois un encadrement « négatif » de l'histoire à venir : elle nous permet, en effet, de considérer certains futurs comme improbables ou carrément impossibles.

- Ainsi, la survie de la démocratie telle que nous l'avons connue au xx<sup>e</sup> siècle paraît peu vraisemblable dans les conditions actuelles de stratification et de stagnation éducatives. Mais le retour à un gouvernement authentiquement oligarchique, système dont le fondement fut l'analphabétisme de masse, apparaît tout aussi improbable.

- La pleine convergence de nations dont les systèmes de valeurs inconscients persistent est une autre impossibilité.

- Le caractère fondamentalement archaïque des structures anthropologiques occidentales, dont la modernité actuelle, on le verra, n'est bien souvent qu'un retour au fond primordial, nous permet d'exclure l'hypothèse d'une désintégration sociale due à l'évolution des mœurs.

- L'identification des mécanismes de continuité des systèmes anthropologiques nous fera comprendre pourquoi des flux constants mais raisonnables d'émigration et d'immigration ne posent pas de problèmes d'équilibre et de perpétuation aux systèmes anthropologiques concernés. En revanche, nous devons admettre qu'au-dessus d'un certain seuil d'émigration au Moyen-Orient, dans les pays baltes ou en Ukraine par exemple, ou d'immigration en Allemagne, les flux peuvent déstabiliser les sociétés de départ et d'accueil, sans que l'on puisse d'ailleurs prédire beaucoup plus que l'apparition de trous noirs sociologiques, de tailles, de profondeurs et de natures difficiles à définir.

Nous pourrions donc anticiper certains éléments du futur concernant, par exemple, les structures familiales, la fin du religieux, le retour du protectionnisme économique, l'apparition de zones d'anarchie, mais sans être pour autant en état de décrire l'articulation de tous ces éléments, ou leur équilibre.

Nous pourrions aussi minimiser les risques d'erreur, tant sur l'encadrement négatif qu'en matière de projection des tendances, en

concentrant l'analyse sur la société la plus avancée. J'ai dit plus haut que le monde développé – la triade constituée par les États-Unis, l'Europe occidentale et le Japon, à laquelle il faut ajouter la Russie – restait maître du jeu mondial, et qu'il continuait de définir le futur. Mais, à l'intérieur de la triade, les États-Unis, malgré leurs difficultés, continuent, pour le meilleur et pour le pire, de jouer leur rôle de leader. Leur population continue de croître et ils demeurent le lieu des innovations fondamentales. Et il est indispensable d'en tenir compte.

### *L'anglosphère au cœur de l'histoire moderne*

Avant les États-Unis, l'Angleterre avait impulsé la transformation du monde : par l'invention du gouvernement représentatif, par la révolution industrielle, par l'organisation d'une première globalisation avant la Première Guerre mondiale. Il est sans doute temps pour nous d'admettre que « l'anglosphère » fut au cœur de l'histoire des années 1700-2015. Je précise que ce terme n'a pour moi qu'un sens anthropologique : il permet d'associer une langue et un système familial, nucléaire absolu. La notion d'anglosphère nous libère du « germanisme » implicite du concept de « monde anglo-saxon », dont j'ai pu constater qu'il pouvait agacer les Américains d'origine italienne, juive ou japonaise. Le système familial nucléaire absolu prédispose, ainsi que l'a vu le premier Alan Macfarlane, à tous les individualismes radicaux<sup>1</sup>.

Admettre la primauté économique de l'anglosphère durant les trois derniers siècles ne présente guère de difficulté. La famille nucléaire absolue, capable de dissocier fortement les générations, fut la condition anthropologique du déracinement, en quelques décennies, de la paysannerie anglaise. La révolution industrielle commença donc en Grande-Bretagne entre 1780 et 1830 : l'utilisation du charbon par la machine à vapeur y libéra un potentiel énergétique jamais vu dans l'histoire. Nous pouvons suivre la diffusion du nouveau mode de production par les dates de décollage économique des diverses

1. En Grande-Bretagne ou aux États-Unis, le terme « anglosphère » évoque souvent un projet politique, si ce n'est d'unification, du moins de coordination des puissances américaine, britannique, australienne, canadienne, et néo-zélandaise. Ce n'est jamais le cas dans ce livre.

nations, estimées par William W. Rostow : 1830-1870 pour la France, 1840-1870 pour les États-Unis et l'Allemagne, 1870-1885 pour la Suède, 1880-1900 pour le Japon, 1890-1900 pour la Russie, 1900-1910 pour le Canada, 1905-1915 pour l'Australie, 1950-1960 pour la Chine, 1960-1965 pour la Corée<sup>1</sup>. La prédominance des États-Unis dans la globalisation économique qui a suivi la Seconde Guerre mondiale est une autre évidence.

Le modèle d'une transformation économique conduite par l'anglosphère est donc facile à accepter. Plus difficile pour nous à admettre est celui, proposé par Daron Acemoglu et James Robinson, d'une histoire politique moderne qui a commencé, non pas avec la Révolution française de 1789, mais avec la Glorious Revolution anglaise de 1688. C'est pourtant bien celle-ci qui a établi les bases institutionnelles libérales du décollage économique<sup>2</sup>. Tout comme Voltaire dans ses *Lettres anglaises* (ou philosophiques), les révolutionnaires de 1789 avaient Albion en ligne de mire. L'Angleterre était le modèle à imiter, la nation à rattraper, dans le domaine politique plutôt qu'économique à une date où la révolution industrielle n'était pas une évidence. Le personnage central des *Lettres anglaises* est Newton (1643-1727), et peut-être le plus simple est-il d'admettre que l'Angleterre fut aussi le cœur de la révolution scientifique du xvii<sup>e</sup> siècle.

C'est dans l'inconscient familial et religieux de cette anglosphère – définie, non pas tant par la langue que par une structure familiale nucléaire mais non-égalitaire, ainsi que par une adhésion à un protestantisme de variété calviniste – que nous allons trouver l'origine des changements décisifs, positifs ou négatifs, de la planète<sup>3</sup>.

1. William W. Rostow, *The Stages of Economic Growth. A Non-Communist Manifesto*, Cambridge, Cambridge University Press, 1960 (*Les Étapes de la croissance économique : un manifeste non communiste*, Paris, Economica, 1997). J'utilise les dates indiquées par le diagramme qui figure page xviii de la préface à la troisième édition, datant de 1990.

2. Daron Acemoglu et James A. Robinson, *Why Nations Fail. The Origins of Power, Prosperity and Poverty*, New York, Random House, 2012.

3. La notion d'anglosphère a été introduite par James C. Bennett dans *The Anglosphere Challenge. How the English-Speaking Nations Will Lead the Way in the 21<sup>st</sup> Century*, Lanham, Rowman and Littlefield Publishers, 2004. Le thème de la famille nucléaire comme substrat y apparaît mais de façon marginale. Il apparaît pleinement développé dans James C. Bennett et Michael Lotus, *America 3.0. Rebooting American Prosperity in the 21<sup>st</sup> Century. Why America's Greatest Days Are yet to Come*, New York, Encounter Books, 2013.

L'Angleterre et l'Amérique constitueront ensemble l'élément central de cette esquisse de l'histoire humaine. L'analyse en profondeur de leurs histoires nous permettra d'affronter de la manière la plus directe possible le paradoxe d'une modernité – technologique, politique et économique – issue d'un fond anthropologique archaïque. Le cas de l'Amérique apparaîtra plus significatif encore que celui de sa nation-mère. C'est que la famille américaine des années 1700-2000 semble la plus proche du type originel d'*homo sapiens*.

La science éclaire ici une intuition fort commune, un poncif même : nous allons comprendre pourquoi l'Amérique n'en finit pas de nous apparaître comme simultanément moderne et primitive, capable de définir notre futur tout en nous semblant si peu sophistiquée dans ses mœurs, si naturelle dans sa façon d'être.

Au stade actuel de l'histoire, dans un contexte qui a mêlé percées technologiques, stagnation éducative et régression des niveaux de vie, une erreur logique devra toutefois être évitée : confondre l'idée que l'Amérique fait la course en tête avec celle qu'elle définit le « progrès ». Ce fut vrai, sans la moindre ambiguïté, jusque vers 1965. Mais, à cette date, les États-Unis sont entrés, avant les autres, en stagnation éducative, et s'ils font donc aujourd'hui la course en tête, c'est souvent pour nous indiquer les voies de la stagnation. C'est ainsi que doivent être interprétées, par exemple, les performances démographiques indiquées dans le tableau 0.1. Nous y constatons que l'espérance de vie aux États-Unis est loin d'être la plus élevée. Mais sur ce plan, les meilleurs résultats obtenus par l'Asie orientale et l'Europe n'indiquent pas que ces deux régions ont « dépassé » les États-Unis en un sens historique absolu. Elles bénéficient tout simplement des techniques médicales les plus avancées alors qu'elles n'ont pas encore atteint le stade d'une stagnation éducative complète. Japon, Corée, Allemagne ou France sont appelées à parcourir des étapes régressives depuis longtemps franchies, et parfois surmontées, par les États-Unis. Chacune de ces nations le fera d'ailleurs à sa manière, en conformité avec le principe de divergence qui est l'un des éléments structurels de l'histoire décrite dans ce livre. Les nations à fécondité ultra-basse ne sauraient envisager, par exemple, une stabilisation sociale de type américain. J'examinerai, dans la conclusion de ce livre, la délicate question d'un redémarrage éventuel de la société américaine.

*La vraie question posée par l'Allemagne et par le Japon :  
le rôle de la famille-souche et de la primogéniture dans l'histoire*

Avant de trancher, pour les États-Unis, entre les hypothèses de régression, de stagnation ou de redémarrage, je vais devoir nuancer, dans le corps du livre, le modèle de la famille nucléaire « seule capable d'inventer le futur ». L'examen de l'histoire nous obligera en effet à poser, à côté de l'hypothèse d'un mécanisme d'innovation dérivant généralement de la famille nucléaire, celui d'un principe d'accélération associé à la famille-souche.

Avant la révolution politique, scientifique et industrielle anglaise, il y avait eu la Réforme protestante et l'alphabétisation de masse, venues d'ailleurs. Crise religieuse et décollage éducatif ont trouvé leur origine en Allemagne, disons à partir de 1517 si nous retenons les 95 thèses de Luther comme point zéro de ces bouleversements. Or le monde germanique est terre de famille-souche plutôt que de famille nucléaire. Mais une autre question se pose aussitôt : sommes-nous bien sûrs que la famille-souche était pleinement développée en Allemagne, dans toutes les couches de la société, lorsque la Réforme y commença, sachant que la primogéniture n'y fut vraiment pratiquée par la noblesse qu'à partir du XIII<sup>e</sup> siècle ?

N'imaginons surtout pas un milieu anthropologique figé ou même stable dans l'histoire de l'Europe. Disposer d'une typologie définissant les divers systèmes familiaux et permettant leur cartographie est, certes, indispensable. Cet instrument ne doit toutefois pas nous faire oublier que ces « systèmes » sont en réalité « dynamiques », en constante évolution, le plus souvent dans le sens d'un renforcement de leurs traits caractéristiques. Cette notion de « système dynamique » est particulièrement importante lorsque l'on s'intéresse à l'Allemagne et au Japon, dont les types familiaux, loin d'être stables, étaient en émergence depuis le Moyen Âge. L'histoire des familles-souches japonaise et allemande nous permet d'observer un perfectionnement de leurs traits constitutifs entre le XIV<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle et une accentuation de leur rigidité au XIX<sup>e</sup> siècle – et même parfois au XX<sup>e</sup>.

Quittons un moment la périphérie de l'Eurasie, allemande ou japonaise, et dirigeons-nous vers son cœur, pour y plonger dans le passé, jusqu'au début de l'histoire.

À Sumer, en Mésopotamie, très peu de temps après l'apparition de l'écriture vers 3300 AEC, on peut identifier les premières règles de primogéniture, tout comme en Égypte à peine plus tard ou en Chine un millénaire et demi après. L'examen à la loupe des premiers décollages humains ne révèle donc pas des compositions familiales homogènes mais, presque immédiatement, la combinaison d'un fond nucléaire et d'éléments « souches ». Dans les sociétés d'avant-garde sumérienne, égyptienne et chinoise ancienne, l'accumulation première d'un capital intellectuel et physique conduit à l'invention de règles de transmission. On y voit donc apparaître des lois ou des pratiques de primogéniture, et des formes embryonnaires de la famille-souche. Avec ses principes d'indivision et de continuité lignagère, le type souche facilite l'accumulation des connaissances et une accélération du progrès.

Revenons à la modernité la plus récente.

Après le décollage anglais, puis américain, les spectaculaires rattrapages de l'Allemagne et du Japon – les deux grandes sociétés-« souches » de notre présent – révèlent à eux seuls que la question d'une interaction spécifique entre famille-souche et développement doit être posée, en complément du lien entre famille nucléaire et innovation. En 2006, par exemple, les États-Unis ont déposé 22,1 % des brevets triadiques (enregistrés simultanément en Amérique, en Europe et au Japon), le Royaume-Uni 2,3 %, le Japon 29,1 %, l'Allemagne 7,4 %, la Corée du Sud 9,8 %<sup>1</sup>. Avec leurs 360 millions d'habitants à elles deux, les deux grandes nations de l'anglosphère, de famille nucléaire absolue, ont produit 24,4 % des brevets ; avec seulement 257 millions d'habitants cumulés, les trois plus importantes nations de famille-souche en ont déposé 46,3 %. Réfléchir sur le rôle historique de la famille-souche, embryonnaire ou parfaite, est bien une nécessité.

1. *World Patent Report 2008*, p. 16.